

FOTINIE TSALICOGLOU

**DEHORS, LA NUIT EST GOUVERNEE MATRICIDE
ET MYTHES FAMILIAUX:
Quelques presupposés théoriques**

FOTINIE TSALICOGLOU*

**DEHORS, LA NUIT EST GOUVERNEE MATRICIDE
ET MYTHES FAMILIAUX:
Quelques presupposés théoriques****

Tous les désirs qu'ont laissé
s'éteindre sans les exaucer,
les désirs qui se sont éteints
sacrifiés à d'autres causes

.....
en de splendides mausolées
où leur famille désolée
s'est hatée de les enfermer
afin qu'en paix ils y reposent.

Constantinos CAVAFIS

La famille devient souvent le théâtre privilégié où se déroulent des scènes dramatiques et aberrants, suscitant depuis toujours l'horreur et l'effroi. Le matricide, la mise à mort de ce premier objet d'amour, s'intègre dans ce contexte là.

Dans les lignes qui suivent je veux essayer de démontrer que le meurtre de la mère est un symptôme révélateur de toute une pathologie familiale. Un acte grave qui permet la mise en acte des couloirs fantasmatiques, nouant, entre eux, d'une façon inextricable et mortifère, les membres de la famille. En essayant de decrypter le sens caché de cet acte, je veux suivre, sur un plan théorique et épistémologique, le cheminement d'une pensée interactionnelle, inspirée de la démarche systemique mais enrichie par la psychanalyse.

L'acte matricidaire est chargé d'une haute signification symbolique revêtant un sens spécifique pour son auteur. Même dans le cas où son auteur est psychotique, il se différencie nettement d'une impulsion quasi-mécanique, sans signification particu-

* Une partie de cet article a été présenté au Colloque International de Psychologie Sociale (Spetses, Mai 1988).

** Deux autres textes sur le matricide viennent compléter le point de vu de l'auteur sur ce sujet. Voir:

- Fotinie Tsalicoglou: «Matricide: Le Paradis Perdu du Psychotique» *Revue International de Criminologie et de Police Technique*, Genève, 1988.

- Fotinie Tsalicoglou: «Pour la Mort du Sphinx: Le Matricide entre le Mythos et la Réalité» *Santé Mentale: Individus et Sociétés*, Paris, Octobre 1988, No 97.

lière, imprevisible et discordante, qu'une pensée prepsychanalytique aurait tendance à attribuer à la symptomatologie psychotique. (1)

**** Le matricide peut être considéré comme l'équivalent d'un symptôme.**

Tout symptôme a une valeur communicative.

Cette valeur a été attestée expérimentalement par les théoriciens de la communication (voire l'école de Palo Alto). (2) Mais c'est bien à partir de Freud et le regard exhaustif adressé sur le symptôme hystérique, que le symptôme a acquis le statut valable d'une parole, (3) d'une conduite, (4) d'une signification, d'une sens à décrypter. C'est depuis Freud que cette signification ne doit plus être invalidée. C'est depuis Freud que la dimension affective de chaque symptôme ne peut plus être reléguée au rôle d'un simple épiphénomène, rôle que les théories mécanicistes et rationalisantes étaient enclines à y attribuer. (5)

**** Le matricide est l'équivalent d'un symptôme s'insérant au sein d'une famille.**

**** Il ne s'agit pas d'un symptôme d'un membre de la famille pris isolément.**

Le principe de totalité, qui gouverne le groupe familial, amène à considérer la famille comme un tout dynamique, dans lequel le comportement de chacun des membres est lié à autrui. Il ne s'agit pas d'une addition d'individualités pris isolément. (6)

Dans ce contexte là, il devient évident que le meurtre (comme symptôme) ne doit pas être envisagé au sein d'une causalité linéaire, visant un sujet isolé de son entourage. Il ne peut pas se comprendre à travers une référence simplificatrice et reductrice à la «personnalité» de son auteur, mais à travers une **causalité circulaire**, qui implique le dynamique de la famille dans son ensemble.

L'introduction de la dimension psycho-sociale la rupture avec le modèle médical.

Parler du symptôme et de famille c'est déjà introduire une dimension psychosociale, et rompre avec toute une tradition de pensée soumise à l'attrait des modèles médicaux, prometteurs illusoires d'une objectivation, jugée indispensable pour la démarche scientifique. (7)

Au sein de ces modèles le symptôme restait toujours isolé de son milieu macro ou micro sociologique. Et ceci reste vrai aussi bien pour les conceptions purement organicistes, que pour les conceptions inspirées de la psychologie génétique (voire l'organodynamisme de Ey). (8)

Si on considère que l'idéologie médicale s'exprime à travers une tendance qui insiste à considérer le symptôme comme un signe objectif, un signe se référant à quelque chose de cache **dans l'individu**, on peut admettre que cette idéologie se répercute même dans des approches psychologiques, et/ou sociologiques. Ainsi, en ce qui concerne le symptôme pathologique, la notion de la personnalité devient le moyen terme, sur lequel se repercutent, soit les données biologiques perturbées, soit un so-

**** Le meurtre d'un sujet psychotique, ayant comme victime la mère, premier objet d'amour, pourrait être une tentative de libération de l'emprisonnement, et de l'attrait catastrophique, exercé par ces mythes, que menacent la survie même de l'auteur de l'acte.**

cial perturbateur introjecté. Mais, néanmoins, le symptôme en se réduisant à un «fait personnel», intra-individuel, continue à rester isolé de son contexte macro ou micro sociale. (9)

Le regard critique adressé à une telle démarche conduit à l'adoption d'une approche psycho-social, dénuée de toute idéologie médicale, qui tout en rompant l'isolement du symptôme, assume que la morbidité individuelle ne peut pas être envisagée comme un fait objectif intra-individuel.

Aussi, en ce qui concerne l'étude du meurtre pathologique, on peut admettre que sa signification ne peut pas être éclairée, qu'au sein des relations et des systèmes familiaux.

Le meurtre de la mère est symbolique des conflits, non seulement du patient lui-même, mais aussi des autres membres de la famille. La collusion des autres membres du groupe familial renforce et prépare l'avènement du symptôme dans un jeu de réciprocité sans fin.

Symptôme et mythes familiaux

* Le matricide peut être envisagé comme expression des mythes familiaux destructeurs. (10)

Les mythes familiaux, croyances systématisées, partagées par tous les membres de la famille, assurent la survie et la cohésion de la famille. Ils tiennent la place des vérités absolues, même s'ils constituent des erreurs manifestes. Le mythe est vécu comme une sorte d'idéologie familiale. Il a les mêmes fonctions qu'ont sur le plan individuel les mécanismes de défense: Tel un objet antiphobique, exorcisant une angoisse rendue insoutenable, assure la survie et la cohésion du groupe, bien qu'au dépend d'une réalité toujours condamnée à s'éloigner, comme c'est le cas dans les familles «dites pathologiques».

Dans les familles dites pathologiques ces mythes deviennent destructeurs et destructurants, emprisonnant leur membre dans une prison sombre des contradictions insoutenables entre mythe et réalité.

Illustration à partir d'un cas

Nous allons essayer l'investigation expérimentale de ces presupposés à travers la présentation d'un cas clinique. Il s'agit d'un psychotique matricide, hospitalisé à l'hôpital public de maladies mentales d'Athènes, selon l'article 34 du code Penal Grec, se référant à la «non responsabilité de l'acte commis à cause de la maladie mentale» il a été examiné au sein d'une recherche, portant sur le matricide menée, par l'auteur de cet article. Le cas présenté est représentatif du groupe des matricides pathologiques examinés au sein de cette recherche.

Chaque membre du groupe a été l'objet d'une investigation clinique profonde. Au sein de cette investigation comportant une série de tests, le test projectif de Dessein de Famille a été administré. (11) Bien qu'il s'agit d'un test utilisé uniquement au domaine de la psychologie de l'enfant, nous avons considéré qu'il pourrait constituer un instrument précieux pour l'investigation de la dynamique familiale, et pour l'accession à l'univers clos d'un psychotique hospitalisé.

Le cas de Aristomenis D.

«...Moi, je ne veux pas être mort...»

A l'âge de 36 ans tue sa mère par coups de poings. Il est interné pendant 6 ans à l'hôpital psychiatrique.

«Elle ne m'aimait pas... elle voulait m'enfermer à l'hôpital. Moi je veux pas être dans l'hôpital... c'est le cauchemar... c'est comme si on est mort. Moi je veux pas être mort je veux vivre moi. C'est elle qui ne veut pas que je vive. Elle veut que je sois mort. Non je ne veux pas être mort. C'est mieux de vivre».

Aristomenis est le dernier né dans une famille de deux enfants. Selon les renseignements fournis par son père il était un enfant replié sur lui même, évitant tout contact avec autrui. A l'école il est toujours seul. Pas des camarades. Pas des amis.

Il aime rester seul et méditer. Après l'école à l'âge de dix neuf ans il va en Italie, afin de poursuivre des études Universitaires. Mais c'est alors que la maladie se manifeste pour la première fois. Il reste au lit, ne veut plus étudier, ne veut plus rien faire. Il est convaincu que sa mère le rend malade, en exerçant des pouvoirs magiques sur lui. Il croit qu'elle poursuit le déroulement de ses actes et de ses pensées. De retour en Grèce, il est interné plusieurs fois à l'hôpital psychiatrique. Il rend responsable sa mère pour ces internements qui sont subis d'une façon extrêmement douloureuse. «Elle m'enferme. C'est elle qui m'enferme. Elle s'est mise d'accord avec les médecins. Elle a fait des complots avec eux pour se débarrasser de moi, pour m'exterminer». C'est après une sortie de l'hôpital qu'il tue sa mère par coups de poings, étant convaincu qu'elle allait bientôt la renfermer de nouveau «la dedans on meure».

Nous sommes venus en contact avec lui six ans après le meurtre commis.

Refusant au début toute sorte de communication avec nous. Aristomenis, six mois après notre premier entretien effectue le dessin de famille suivant:



C'est un dessin caractéristique rassemblant des éléments qu'on retrouve aussi chez les autres sujets du groupe étudié. La mère est la figure centrale de la famille. Sa puissance s'impose à travers les traits accentués de son visage, la tête agrandie, par rapport au reste du corps, les lunettes et la main haussée, symboles de puissance et de pouvoir. La main haussée vers la direction du fils, qui apparaît comme la réplique minuscule de la mère, écrasé sous le poids de sa présence. A propos d'un cercle effacé, dessiné à la droite de la page, il dit: «Ca pourrait être mon père...»

Ecrasement narcissique et mortifier

Cette emprise de la figure maternelle se présente dans tous les dessins de famille du groupe des matricides. Chez la plupart des sujets l'univers familial se réduit à la dyade mère enfant, ou bien à la seule figure maternelle. La mère devient énorme, primitive, sans corps ayant une tête immense.

Dyade inseparable du fils. Mère terrifiante englobant de sa force le sujet.

La mère dispose partout une place centrale dans l'espace. par contre le matricide se dessine en dernier, en petites dimensions, occupant une position secondaire dans l'espace. Nous sommes en présence d'une faille décisive dans l'aménagement narcissique du sujet. Il s'agirait d'un écrasement narcissique se reflétant dans la manière dont le matricide ressent son corps. (12) Des éléments de dissociation, d'absence de lien entre le dedans et le dehors, se font jour. (13)

Nous sommes au sein d'un univers clos de dépendance régressive, de non existence à part. Nous sommes au sein de la mort.

Une sous-estimation complète de la figure paternelle est aussi évidente. Le père, s'il n'est pas réduit en des dimensions minuscules, il est omis dans la plupart des dessins. Ombre mise entre parenthèse. On dirait bien qu'il ne se prête pas comme objet identificateur.

L'observation clinique vient confirmer les données du dessin, une dépendance extrême à l'égard de la mère se fait jour à travers le discours des sujets. Une dépendance, allant de pair avec de fortes réactions affectives ambivalentes. C'est comme si les sujets n'avaient pas conquis le statut d'objet désirant dont les propositions s'investissent vers les choses et les êtres comme autres» distincts.

«J' étais en Italie, elle était en Grèce, mais comment dire, elle était là avec moi. J'allais au cinéma, elle venait avec, et sa voix qui me disait 'ne va pas à ce film, c'est pas bon pour toi, ne parle pas à cette fille', elle était avec moi tout le temps, mais sans être là, je perdais la tête...»

Voire aussi à ce propos le discours de Nicos qui à l'âge de 27 ans tue par coups de poings sa mère.

«Moi avec ma mère, on était comme un tout, sa main n'était que ma main, ses yeux n'étaient que mes yeux. On était une personne. Elle guidait mes pensées. J'étais son organe. Quand je jouais la guitare c'est elle qui dirigeait les mouvements de mes mains...

Elle était une mauvaise sorcière... mais elle voulait du bien pour moi.»

L'expérience de l'influence magique

Cette inclusion dans la mère, cette incapacité de quitter l'attraction du pôle de la dépendance régressive, peut être mise en relation avec un phénomène fondamental, qui chez le groupe étudié, a souvent fonctionné comme mobile apparent du meurtre. Il s'agit de l'expérience de l'influence magique.

Les sujets croient qu'ils sont toujours suivis par un parent, le plus souvent la mère. Pris par une panique, une angoisse aiguë, ils expriment la certitude qu'ils sont constamment suivis, épiés, que le contenu de leur pensées, mêmes les plus intimes, est révélée.

C'est dans ce contexte là, que le cas de Aristomenis devient représentatif. Les symptômes psychopathologiques se présentent quand il quitte la maison pour la première fois pour aller étudier en Italie. Il exprime alors pour la première fois des idées de persécution. Il est convaincu que sa mère exerce des pouvoirs magiques sur lui. Il a l'impression d'être constamment épié et gueté par elle «partout où j'étais, elle était. Tout ce que je pensais, elle le connaissait. J'étais en Italie, elle était en Grèce, elle suivait tout. Elle avait les moyens pour le faire. Je ne peux pas avoir mes idées, je ne peux rien avoir. Elle mettait des microphones, elle était en communication secrète avec un agence spécialisée». Il croit que des microphones sont installés dans sa chambre, que des écrans cachés, toutes sortes de machines infernales enfouis dans son studio sont en train de détecter ses pensées, ses mouvements, ses désirs. Il devient transparent. Il est vu à travers. Sa vie est en péril.

Comment aborder un tel comportement fou?

La dimension psycho sociale, en situant ce délire de persécution au sein du contexte familial, interactionnel, est en mesure de valider sa signification, et de révéler le lien caché qui unit ce comportement aberrant avec la pathologie familiale.

Le spectre d'une fusion annihilatrice

En faisant le déplacement nécessaire d'Aristomenis vers le contexte familial interrationnel, on se rend compte que le délire de persécution est un comportement porteur d'information. Ainsi on révèle que la mère de Aristomenis est une personne anxieuse et hyperprotectrice, suivant à pas chaque sortie de son fils. Elle exige un compte rendu total de son comportement. Aristomenis est obligé de suivre ses indications sur la façon de s'habiller, sur ce qu'il va manger, sur les lieux et les personnes qu'il va fréquenter. Il doit même lui communiquer le contenu de ses conversations. Jusque à l'âge de vingt ans, c'est elle qui l'habille c'est elle qui le lave c'est elle qui lui indique combien quand et quoi il doit manger qui il va contacter!...

En d'autres termes Aristomenis est entièrement encerclé par cette mère étouffante, qui comme une sorte de super ego primitif, s'impose à lui, en lui imposant la façon d'être, la façon d'agir, la façon de sentir.

Nous sommes en présence de cette machine infernale, cité souvent par Maud Mannoni, qui fait converger sur un enfant le désir inconscient d'une mère, qu'il ne devienne jamais distinct d'elle même. (14) Le corps du sujet devient alors, comme di-

rait P. Aulagnier «un corps inexorablement chatré parce que jamais reconnu dans son autonomie de desirant» (15) Ceci est favorisé toutefois par la non intervention et le rôle secondaire joué par le figure paternel.

L'adoption d'un regard interactionnel, psychosocial, nous amène à attribuer au matricide le statut d'un message communicatif. Le message communiqué par Aristomenis est qu'il étouffe dans une relation dyadique étouffante, ou chaque tentative d'affirmer son existence autonome est vouée à l'échec.

C'est pour vivre...

Le matricide acquiert une intelligibilité. Il serait une tentative désespérée de se libérer d'un cercle infernal et mortifère. Cette fusion duelle de la dyade mère enfant est génératrice d'une très grande angoisse et d'une extrême ambivalence. La fusion, d'une part fonctionne comme un lieu de quietude, protégé de toute agression extérieure, une situation quasi paradisiaque qui procure une jouissance régressive extrême. Toutefois, la satisfaction régressive fusionnelle, comporte le danger de l'aneantissement. Il apparaît donc un conflit fondamental entre le désir de fusion et l'angoisse de non existence.

Dans ce cadre le matricide pourrait être une tentative désespérée de résoudre ce dilemme, d'effacer maigrement le spectre de la fusion anihilatrice en détruisant l'un de deux pôles pour sauvegarder l'autre. Le désir de la mère révèle le désir d'accéder à un «ailleurs» défendu, l'ailleurs du Paradis perdu, l'ailleurs d'une vie intra utérine si bien protégée de toute agression extérieure. Mais le Paradis est là, à condition de ne pas être. Il faut renoncer à son identité propre pour y accéder.

C'est ainsi que chez les sujets étudiés, nouant des relations intimes avec les péripéties de l'inconscient, l'annéantissement de la mère s'impose comme un moyen d'évitement de sa mort propre: «C'est pour vivre que je l'ai tué affirme l'un d'eux avec une bouleversante clarté.»

Références

1. La psychiatrie classique, empreinte par un modèle médical, considère toute manifestation du comportement psychotique comme un simple produit de la maladie mentale. Dans ce cadre là, l'homicide apparaît comme un symptôme morbide, propre à une forme particulière de psychose. Au sein de ce contexte on admet que, la personnalité du sujet n'est pas concernée par son acte, son cerveau étant entièrement envahi par le processus morbide de désintégration. Le substrat conduisant à l'acte est, dans tous les cas, constitué par l'impulsion. Il faut entendre par ce terme des décharges motrices, et psychomotrices, en relation étroite avec l'évolution morbide, libérant une activité purement réflexogène. Voire à ce propos les conceptions de Ey pour qui, la psychose libère l'automatisme, et l'impulsion apparaît comme une régression à des formes d'activités primitives. (Voire Ey H. «Etudes Psychiatriques»). On peut supposer que l'application de cette position à l'étude de l'homicide pathologique, rejoint la vieille notion d'impulsion homicide, élaborée par Esquirol. Selon cette notion, l'individu est impuissant à se soustraire à une impulsion violente au meurtre. Il est évident qu'une telle optique, négligeant le rôle propre du sujet dans l'exécution d'un acte, a été contesté vivement, surtout par la pensée psychanalytique.

2. L'école de Palo Alto désigne un groupe de chercheurs travaillant en California, au Mental Research Institute of Palo Alto. Leurs travaux s'orientent sur une théorie de communication, une méthodologie de changement, et une pratique thérapeutique. L'unité de ces travaux est constituée par leur référence commune à la démarche systémique, qui applique les principes de la cybernétique à l'étude de la communication. Les fondements théoriques et épistémologiques de l'école de Palo Alto, ont leur origine dans l'oeuvre de l'an-

tropologue George Bateson. (Voire G. Bateson «Naven» Stanford University Press 1936, et «Steps to an Ecology of Mind» Chandler publ. New York, 1972).

3. Dans les Etudes sur l'Hystérie, parues en 1895, Freud va pour la première fois établir l'intelligibilité du symptôme hystérique. Dans cette ouvrage révolutionnaire, écrit en collaboration avec Breuer, Freud relie la signification des symptômes hystériques, à une mise en contradiction des désirs, par rapport à une censure. Le symptôme exprime l'échec du refoulement, concernant des désirs irrépressibles, mais soumis à la censure morale.

4. Le concept de conduite décrit par Lagache, se réfère à l'ensemble des actions matérielles ou symboliques, par lesquelles un organisme en situation, tend à réaliser ses potentialités, et à réduire les tensions qui menacent son unité. (Voire D. Lagache «Rapport de psychocriminogenèse» 2^{me} Congrès International de Criminologie Paris 1950).

5. Freud va décrire la double polarité matérielle et symbolique, que comporte chaque acte criminel. Ce qui importe c'est la mise en place des motivations inconscients, et la part d'absurde échappant à la conscience, que détermine le passage à l'acte délinquant. (Voire S. Freud «Criminels par Sentiment de Culpabilité», Imago 1915). Lacan, en suivant dans ce domaine le cheminement de la pensée freudienne, va aussi attester le caractère symbolique des conduites criminelles. (Voire J. Lacan «Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie» (avec M. Cenac) Rapport du XII^e Congrès des Psychanalystes de Langue Française. in Rev. Française de Psychanalyse Janvier Mars 1951, T.XV, 1, p.p. 8-29).

6. Selon l'approche systémique, la famille constitue un système c.a.d.: un ensemble d'éléments en interaction, tels qu'une modification quelconque de l'un d'eux, entraîne une modification de tous les autres. Les éléments du système sont les individus en interaction. (Df L. von Bertalanffy: «Théorie générale des systèmes» Paris, Dunod 1973). La notion d'interaction tient une place importante dans une démarche systémique.

7. C'est la corrélation europsychiatrique, établie par Fournier en 1879, entre la paralysie générale et la syphilis, qui va inciter l'élaboration des théories organicistes, et mécanistes, en engendrant le vif espoir que les maladies mentales puissent avoir leur origine sur le versant corporel. Au sein des modèles médicaux, la maladie mentale n'est qu'une maladie comme les autres. La base de la maladie se situe au niveau organique, et c'est ainsi que s'établit une sorte de relation causale, entre un symptôme identifié dans le comportement extérieur, et la présence de la maladie. La conséquence de l'adoption d'un tel modèle est de situer la pathologie dans l'organique.

8. Selon la conception organodynamique, élaborée par Ey, c'est toujours un fondement somatique, qui avec le concours des forces psychodynamiques, détermine l'ampleur du trouble psychique (Df H. Ey «Etudes Psychiatriques» Desclée de Brouwer, 1953).

9. Au sein de ces approches, le symptôme est considéré non seulement comme une donnée de fait, mais comme une signe qui se réfère à quelque chose de caché dans l'organicité de l'individu. D'où la confusion actuelle, comme le désigne Lievens, entre «fait caché» et «cause», d'où l'idée que le symptôme n'est qu'une manifestation relative, puisque c'est la cause qui compte, d'où aussi l'idée que, si le comportement anormal disparaît, il faut toujours bien s'assurer que la cause sous-jacente a disparu.

10. La notion des «mythes familiaux», selon l'approche systémique des relations humaines, se rapporte à un certain nombre des croyances assez bien systématisées, partagées par tous les membres de la famille, concernant leurs rôles mutuels dans la famille, et la nature de leur relation. Ces mythes familiaux contiennent de nombreuses règles masquées de la relation, règles qui demeurent dissimulées sous la gangue triviale des routines et des clichés familiaux. (Df. A. J. Ferreira «Les mythes familiaux»). Les mythes sont si bien intégrés à la vie quotidienne de la famille, qu'elles tiennent la place des vérités absolues, sans jamais être contestées, même si apparaissent comme des erreurs manifestes.

11. L. Corman «Le test du dessin de la famille dans la pratique médico-pédagogique» Paris P.U.F. 1964.

12. Les perturbations de l'image du corps caractérisent le vécu psychotique. A ce sujet G. Pankow, associe les perturbations psychotiques du corps vécu, à une catastrophe ancienne, dans laquelle l'engagement désirant du sujet a été bloqué. Cette motion désirant laisserait un trou dans les potentialités du sujet, et une structure figée entravant la dynamique historique temporalisée d'un destin personnel. (Cf. G. Pankow «L'homme et sa psychose» Aubier Montaigne, 1969).

13. La dissociation se réfère à la destruction de l'image du corps, telle que ses parties perdent leur lien avec le tout, pour réapparaître dans le monde extérieur. A propos de cette notion Pankow écrit: «C'est cette absence de lien entre le dedans et le dehors, qui caractérise la schizophrénie. Il n'y a de chaînes d'associations, permettant de retrouver le lien entre les débris de tels mondes détruits». (G. Pankow, op. cit.).

14. M. Mannoni: «L'enfant sa «maladie» et les autres» Paris, Seuil, 1967.

15. P. Aulagnier «La violence de l'interprétation» P.U.F. Paris 1975.